

LES EXPLORATEURS CONTEMPORAINS

LES GUYANES ET L'AMAZONIE

VOYAGE DE M. H. COUDREAU

II

De Mapa à Macapa constitue un voyage que ni Français, ni Brésilien, ni aucun blanc n'avait jamais fait avant M. Henri Coudreau.

Ce voyageur remonta la grande Mapa, la petite Mapa, les dix ou quinze lacs qui s'étendent entre le village de Mapa et la rivière de Tartarougal. Il étudia les savanes de cette contrée, les exploitations de caoutchouc, la population indigène qui, un mois après, envoyait deux pétitions au gouvernement français, à l'effet d'obtenir la prise de possession administrative du pays.

Il est bon de savoir que Mapa et Couani font ensemble deux ou trois millions de commerce annuel, que les immenses savanes qui s'étendent ininterrompues de l'Oyapock à l'Araguari, sont des terres non seulement des plus fertiles, mais surtout saines et essentiellement colonisables par les blancs.

Dans ces prairies, l'élevage a donné déjà les résultats les plus merveilleux.

Il n'y a pas que cela.

Dans la prairie, point de dessèchement, point de défrichement, point de travaux préparatoires. Facilités exceptionnelles pour les cultures industrielles les plus lucratives : cacao, tabac, coton, café ; et les cultures alimentaires générales, manioc, maïs (4 récoltes par an), riz, etc.

A côté de ces richesses positives, il faut citer la richesse esthétique de cette région. Au sein de l'immense savane, des rivières parallèles pleines de poissons sont bordées sur un kilomètre de largeur, sur chaque rive, de hautes futaies pleines de gibier.

Des monticules épars émaillent un horizon toujours varié. De vastes cantons sont préservés des insectes nuisibles (Pragas).

Joignez à cela des côtes où la population indigène, aujourd'hui si peu nombreuse, fait des massacres de poissons tous les ans pour ne prendre dans le fameux *machoiran* que la colle qui entre dans le commerce, le reste étant rejeté à la mer, et vend chaque année pour un million de cette colle :

vous aurez une idée lointaine de la vie qui attend dans ce pays les émigrants européens.

Vie heureuse et facile que l'on peut entreprendre avec ses bras, sa bonne volonté, son audace et quelques pièces de cent sous pour tout capital ! Pays sans lois, sans maîtres, sans hiérarchie, sans bureaux, sans paperasses, où tout le monde est honnête et porte la tête haute !

M. Coudreau a écrit quelque part :

—Quand je serai, pour une assez forte somme, inscrit au grand-livre, c'est à Couani ou à Mapa que j'irai passer mes jours.

De Tartarougal le voyageur s'en alla explorer la région, jusqu'alors totalement inconnue, qui s'étend entre la rivière lacustre et l'Atlantique, région appelée des terres du Cap nord.

C'est un pays aux terres incomplètement solidifiées, où vivent tous les monstres des tropiques : des crocodiles de dix mètres qui attaquent l'homme,

des boas gigantesques (*sucurijus*) atteignant jusqu'à 25 mètres de longueur, des lamantins énormes, des *pirarucu* pouvant fournir 50 kilos de viande comestible.

M. Coudreau découvrit à l'embouchure de l'Amazonie un grand lac communiquant à la fois avec ce fleuve et avec l'Araguari, lac où pourraient évoluer toute les flottes réunies du monde entier.

Ce lac est entouré de riches prairies : il est semé d'îles qui forment autant de bouquets de verdure.

Une seule famille essaye actuellement d'exploiter les incalculables richesses de cette région privilégiée.

De là le voyageur se rendit à l'Araguari que le célèbre Mentelle n'avait pas pu remonter. Il alla jusqu'au pied de la première chute, qui tombe de 15 mètres de hauteur sur une largeur de plus de 1 kilomètre. Puis il étudia la colonie militaire de *Pedro II d'Araguari*, qu'il trouva dans un état de désarroi qui suffit à prouver que le gouvernement de Rio-Janeiro n'est pas autrement intransigeant

cessités par un si long voyage à travers le plus inhospitalier des déserts.

On arriva bientôt à la fin de la bordure forestière qui égayait les bords de rivière, puis on passa par une garenne servant de translation entre la forêt et la savane.

Tout à coup la garenne s'éclaircit ; les arbustes de la prairie devinrent rachitiques et l'on se trouva en face d'horizons infinies, tristes, monotones. Quelques basfonds de palmiers accidentaient seuls insuffisamment le paysage, et les voyageurs savaient qu'ils allaient avoir ce tableau sous les yeux pendant six mortels jours !

Quand la chaleur devenait insupportable, on installait sous un des maigres arbustes de la savane une espèce de tente à l'aide de deux moustiquaires. C'est ainsi qu'on se procurait un peu d'ombre, mais une ombre chaude et sèche, sous laquelle les malheureux essayaient de dormir.

Les yeux, qui ne pouvaient se fermer, se promenaient mélancoliquement sur des amphithéâtres broussilleux où formait ses taches rousses une

végétation naine, au milieu de marbrures blanches ou noires des champs crayeux ou des roches ferrugineuses.

Ailleurs, le regard s'arrêtait sur de vagues ondulations qui se détachaient à peine du second plan, formé de collines de même aspect.

Au loin, ce paysage désolé se fondait dans le plan général d'un horizon qu'une pluie de lumière couronnait d'une atmosphère scintillante et poudreuse.

Quelques grands arbres isolés dans la savane apparaissaient et disparaissaient tour à tour, selon que les nuages adoucissaient ou laissaient étinceler l'éclat aveuglant du soleil.

Pas un chant d'oiseau ni d'insecte ! mais, parfois une biche qui passait inquiète sur un coteau, comme la gazelle au Sahara !

L'herbe était médiocre, comme dans la plus grande partie des savanes. Toute appropriation par le détail manqua absolument.

A midi les champs de sable rouge prenaient des aspects de fournaise, on l'entendait crier et se mouvoir sous les pieds, et toujours des arbustes de plus en plus maigres, des ondulations de plus en plus molles et des horizons infinis !

Mais reprenons le récit de cette marche douloureuse :

Ils incendièrent en grand la savane.

Quand arriva l'heure du repas de midi, et que le soleil fut au méridien, on fit halte.

Nul nuage n'obscurcissait le ciel, mais bientôt d'immenses tourbillons de fumée envahirent les quatre coins de l'horizon. Le crépitemment de l'incendie, les ronrons de la flamme, se faisaient seuls entendre sous la voûte céleste qui s'estompait et se noircissait de plus en plus.

La flamme rouge s'avancait en conquérante, parfois semblait s'arrêter et mourir devant un obstacle infranchissable, puis joyeux, dévorant les champs de roseaux des marécages, s'élevait vers le ciel comme pour s'unir au firmament de fumée.

La fournaise mobile marchait lentement, moins vite qu'un homme à pied, mais elle était tenace, passait les ruisseaux, et bientôt obligea la caravane à lever son camp, sous la pluie, qui vint à propos éteindre l'incendie.

Les effets d'un voyage si pénible ne tardèrent pas à se faire sentir ; les pantalons et les chausures ne tinrent bientôt plus et tombèrent en lambeaux. Un des soldats fut pris d'une fièvre vio-



Tous étaient fatigués ou malades, mais il fallait marcher ou mourir. — (Page 390, col. 1).

à l'endroit des terrains contestés franco-brésiliens, bien que cette colonie soit établie sur notre territoire.

Pour tout canon on y trouve un canon de fusil fixé sur un billot. On s'en sert : 1^o le jour de la fête de don Pedro, et 2^o le jour de la fête de saint Barnabé, patron de la localité.

Les treize soldats qui composent le poste ont six fusils qui ne tuent pas les tigres.

La caratéristique de la colonie est un immense drapeau brésilien planté à la cime d'un mât, sur une hauteur.

De la colonie, le voyageur se rendit à Macapa par une immense savane sèche, nue et déserte. Pendant les sept jours qu'il mit, à pied, pour parcourir ces 140 kilomètres, il eut tout le temps de se livrer à ses réflexions philosophiques.

Les soldats du poste brésilien l'accompagnaient ; ils perdirent une journée à faire les provisions né-